

CHAPITRE PREMIER

Dans le soir tombant : bref exposé sur le bonheur

Une forme ronde et pâle enfla la masse l'eau, à quelques mètres de moi, révélant à demi une créature translucide. Une méduse – plutôt énorme, a priori. Je l'observai sans bouger depuis ma position : au sec, accoudé à la rambarde de la terrasse boisée surplombant la mer mauve, juste au-dessus des premières vagues. L'animal ralentit, puis laissa passer quelques secondes avant de crever la surface et de se dresser sur ses jambes pour s'avancer, dégoulinante, jusqu'au rivage. Sa peau claire tranchait sur les beautés orangées du soleil couchant ; on aurait dit une sorte de champignon tripède. Dans son sillage, de longs filaments blanchâtres laissaient des marques incertaines dans l'eau, puis sur le sable quand elle y fut. Elle m'aperçut alors et se mit en route dans ma direction. Avec ses trois jambes, sa démarche tenait autant du pas que du flottement. Le long de son épiderme, les rayons du soleil couchant venaient se perdre et se décomposer, glissant sur les imperceptibles frissons qui y jouaient.

« Vous servez encore à boire ? »

Je hochai la tête.

« Bien sûr. »

L'homme-méduse se secoua.

« J'ai entendu dire que vous faisiez des *Moon Lagoons* inégalables. »

Modeste, je haussai les épaules.

« Vous me direz ça quand vous l'aurez goûté. Entrez et installez-vous, on va s'occuper de vous. »

Je le laissai gravir les marches menant au bar et me détournai vers l'horizon, sur lequel j'étais en train de me perdre quand il était arrivé. La langueur qui s'était emparée de moi me réenvahit peu à peu, et je la savourai jusqu'au bout. La journée s'achevait. Les lieux étaient baignés d'un silence familier, que venaient perturber les bruits des vagues s'entrechoquant et les sons tout humains de la salle, dans mon dos. Quelques paroles, la vaisselle qui tinte, les pas d'Anie, d'Ybraine ou de Mark.

Comme tous les jours à cette heure-ci, Nyx, le satellite-nuit, s'approchait lentement, immense sphère sombre s'appropriant à recouvrir notre ciel pour nous offrir notre période réglementaire de fraîcheur et d'obscurité. La température était douce ; chaude, idéale, et ce léger brin d'air que nous soufflait l'océan venait l'altérer agréablement. À l'intérieur du bar, quelques clients s'attardaient, mais la grande majorité d'entre eux étaient rentrés se préparer pour la soirée : une douche, histoire de se défaire des sels que la mer Rose avait déposés sur leurs peaux ; une sieste, éventuellement, pour recharger les piles avant de commencer une nouvelle nuit. Parfois, un câlin, quand on en avait le temps ou l'énergie.

Je me retournai pour jeter un œil à l'intérieur et m'assurai que l'homme-méduse avait trouvé quelqu'un pour le servir.

C'était le cas.

Je fis quelques pas puis allai m'asseoir sur une chaise libre. Au passage, le vieil Herbert, un autre de ces surfeurs sur le retour qui composaient un bon tiers de ma clientèle, me fit un clin d'œil, que je lui rendis – avant toute chose, il faut savoir entretenir cette complicité avec les clients. Les mettre à l'aise, pour qu'ils se sentent comme chez eux. Je n'ai pas à me forcer, en général : j'aime les gens qui me rapportent. Cela, et les meilleurs cocktails de la galaxie, voilà ce qui me permettait chaque jour de faire mon beurre sans trop m'en faire.

Je m'étais procuré cette affaire, ici sur Tropicaa, une planète au nom ridicule mais parlant, sur les conseils de mon bon ami le Sage du fin fond de l'espace. Le genre de type qu'on écoute. Lui-même était venu profiter de ses dividendes après que la boîte qui l'employait avait fermé boutique, lui laissant enfin son destin entre ses mains.

Présentant toujours la même face à son étoile, la planète comportait l'avantage, sur tout le pourtour circulaire qui constituait son « soir », de bénéficier d'un climat absolument idéal : celui d'un éternel soleil couchant. Sans doute la raison pour laquelle on y avait bâti l'une des plus phénoménales stations balnéaires de l'univers. Quand le Sage m'avait montré l'annonce, à une époque où je lui avais confié mon besoin de changement, mon sang n'avait fait qu'un tour : finis les transferts et les négociations interminables aux quatre coins de la galaxie. J'avais donc revendu mes parts de la *Q.B. Company* à Weddie et les avait réinvesties, avec le restant de mes économies, dans un emprunt contracté pour me

payer enfin ma place au soleil, en compagnie d'une foule de créatures de rêve et de clients plus riches les uns que les autres. Des humains, majoritairement, même s'il était fréquent que des aliens fassent une halte : les Hommes-méduses comme celui qui venait d'arriver pullulaient, mais aussi les déconcertants Informes, à la morphologie variable, ou encore des Aigomixoses, ces sortes de flaquas ambulantes qui avaient, paraît-il, autrefois ressemblé à autre chose.

J'avais même vu une Eulaïenne, une fois. Je m'étais abstenu de l'aborder.

Mon *Quocktails* était un bar-restaurant « tendance », sur la planète la plus exotique qui soit. Le genre d'établissement où tout le monde veut passer ses soirées. Pourquoi un *Qu* à la place du *C* ? Demandez à Quentin Quonnard. Avec un nom pareil, j'ai bien été obligé de développer un certain sens de l'humour.

Cela avait en tout cas représenté le meilleur des investissements : j'avais remboursé mon emprunt en dix minutes chrono et pouvais à présent me permettre de laisser mes employés gérer la boutique, me contentant de passer de temps à autre, histoire de profiter au maximum de l'aura que me conférait mon statut de patron V.I.P. auprès desdites créatures de rêve. Le reste de mon temps, je le consacrai au surf, ma nouvelle passion – et savourais ainsi cette merveilleuse sensation qui m'était tombée dessus grâce à une succession de purs coups de bol : être heureux, et avoir conscience de l'être.

Je me levai, laissant traîner mes pieds sur le bois chaud de la terrasse, et m'avançai sur le ponton. Le clapotis des vagues vint se mêler à la chanson paisible du soir, et je m'accoudai à l'ultime rambarde, savourant le moment. Au loin, je crus discerner la silhouette d'une sirène s'égayant dans les flots, et une bouffée d'émotion me submergea à la pensée que si j'étais resté un peu plus longtemps à user ma planche sur l'eau, j'aurais peut-être pu la croiser et faire connaissance. Mais peu importait, après tout : vu la façon dont elles pullulaient dans le coin, je finirais bien par en rencontrer une, pour de vrai.

Sur ma gauche, le Toboggan filait, vertigineux cours d'eau plongeant en zigzags depuis le ciel lui-même. Quelques surfeurs achevaient de le descendre, venus de Toby, l'aéroplateforme artificielle depuis laquelle ils s'élançaient. Un rite initiatique auquel je sacrifierais moi-même... dès que je serais prêt. Ce qui ne tarderait plus, pensais-je : j'en étais arrivé à ce moment où tout le monde commençait à me glisser un « alors, c'est quand que tu te lances ? ».